

riage d'inclination. A l'évolution de notre politique étrangère vers une entente de plus en plus intime avec l'Italie, correspond une évolution dans notre politique intérieure : l'une s'explique par l'autre.

A la faveur de nos discordes civiles, les doctrinaires du radicalisme se sont installés au pouvoir et ils y ont apporté avec eux toutes les utopies humanitaires, qui, dès avant 1870, avaient cours dans les « congrès de la paix », et que, plus tard, Jules Ferry, qui en avait mesuré la vanité, repoussait et qualifiait dédaigneusement de « métaphysique politique ¹ ». Dès lors, l'entente avec l'Italie cessa d'être considérée uniquement en fonction de nos intérêts politiques et économiques; elle devint l'un des articles fondamentaux du programme jacobin; notre politique étrangère ne s'inspira plus seulement du bien du pays, elle dut s'accommoder aux doctrines de la philosophie parlementaire. Déjà, en 1885, la revue *les États-Unis d'Europe* avait proclamé, à propos de l'opposition des radicaux à la politique coloniale de Jules Ferry, que « la politique dont M. Clemenceau s'est fait l'interprète, est la vraie politique républicaine ² ». Cette opinion, qui était alors celle de quelques isolés, semble être devenue celle des groupes dominants du Parlement français et du gouvernement lui-même; elle impose au ministère des affaires étrangères une politique de collaboration

1. Séance du 28 juillet 1885 (Voyez *Discours et opinions*, p. 209-211).

2. *Les États-Unis d'Europe* (8 août 1885).